

de gloire dont il est fier. Le triomphe impérissable de La Moricière est d'avoir sacrifié ce légitime sentiment d'orgueil—telle une noble femme qui sacrifierait sa pudeur à une sainte cause !

* *

Arrivé à Rome, La Moricière va aussitôt au Vatican. Le cardinal Antonelli l'attend pour le présenter au pape. Mais, en passant devant la porte des salons de Pie IX, pour monter à l'appartement du cardinal, La Moricière ne peut résister à la force intérieure qui le pousse à entrer. Les monsignori étonnés courent avertir le pape. Pie IX ouvre la porte de son cabinet. Il tend les bras à La Moricière en disant : "Oh ! mon cher général !" A ce moment, La Moricière se jetait à genoux. Il y eut, me dit le témoin, comme une confusion de mouvements entre le pape et le général. Enfin, ils se trouvent debout en face l'un de l'autre, et les mains dans les mains.

La Moricière n'avait jamais vu le beau visage de Pie IX—illuminé comme par la clarté de l'autre monde ! Il se trouvait tout à coup en face de cet oeil sublime et étrange, où perlait constamment une larme brillante. Pie IX croit désormais au succès, puisqu'il a avec lui le plus beau nom de soldat. Son éloquence enivre La Moricière—sa confiance gagne le général qui s'écrie : "Saint-Père, nous aurons la victoire !" Si le général a fait là un mensonge—ce fut son premier et dernier mensonge, que l'histoire comprendra et pardonnera.

* *

Bientôt La Moricière comprend que la Rome temporelle ne peut résister à la Révolution. Les vieilles traditions bureaucratiques gênaient l'essor de ce peuple—le lierre étouffait le chêne ! La Moricière devient un merveilleux administrateur—mais il n'est pas soutenu. Vous savez le reste qui est de ces choses qu'un écrivain français n'aime pas à redire. Hier, le baron de Charette me parlait de ces jours-là ! L'illustre soldat a mis sa mâle effigie dans cette histoire militaire, à côté de celle de La Moricière. Tous deux personnifient les mêmes choses immortelles. Voici *textuellement* ce que Charrette m'a dit de La Moricière.

"Le général avait un regard comme je n'en ai jamais vu. Quelques jours avant Castelfidardo, j'eus la chance de me faire remarquer dans une affaire. Comme je défilais devant lui, il me fit signe de venir, me considéra un instant et me dit : "Bien !" Je sentis mon cœur bondir de joie. A la bataille de Castelfidardo, je venais d'être blessé. Jamais je n'oublierai l'impression que me produisit la vue des deux généraux à cheval. Pimodan avait une grande balafre sanglante sur la joue droite.—La Moricière jeta un regard circulaire sur le champ de bataille. Pas un muscle de sa figure ne bougeait. Je fus tellement ému que j'oubliai tout pour ne penser qu'à cet homme ! Il y a deux hommes dont je conserve un souvenir ineffaçable, Mgr de Merode et le général de La Moricière. Ils se complétaient l'un l'autre, et j'ai contracté envers la mémoire de chacun d'eux une de ces dettes de reconnaissance qui ne s'oublient jamais !"

* *

En ce temps, la France ne comprit point que ce qui se passait là-bas menaçait sa vie. Elle reçut avec trop de calme la nouvelle de la bataille de Castelfidardo. On ne voyait pas suffisamment les hommes et les choses au milieu de l'indifférence glaciale qui était la note de ce temps. On eût dit qu'il neigeait sur l'Europe. L'avalanche se préparait sur la tête de l'Autriche et de la France ! L'unité de l'Italie annonçait l'unité de l'Allemagne !

Cependant on offre à La Moricière une épée d'honneur. Il la refuse "parce qu'on ne donne pas d'épée aux vaincus !"

* *

La génération actuelle n'a pas vu le général de La Moricière. Je puis la renseigner d'un seul mot en disant que le général de Cissé a une ressemblance phy-

sique assez grande avec le La Moricière des derniers jours. Mais La Moricière semblait plus jeune et avait le cachet breton—la tête forte et les épaules larges. J'ai passé avec lui, au château des Jambonnières une de ses dernières journées de Bretagne. Il montra aux deux petits enfants—orphelins—de son aide de camp et de sa nièce à la mode de Bretagne, un lion en pierre qui est encore aujourd'hui dans le vieux bosquet : "C'est là, dit-il, que je me mettais à cheval, quand j'étais petit, en étudiant mes leçons." Quinze jours après, La Moricière était à Prouzel, près d'Amiens. Sa femme, née d'Auberville et sœur de la marquise de Montaignac, était à son château de Chillon, près d'Angers.

Pendant la nuit, La Moricière sentit au cœur une vive douleur. Il reconnut la mort que si souvent il avait vue chez les autres ! Il dit à son domestique d'aller chercher le curé. Celui-ci accourt. Il voit le général debout, tenant un crucifix dans la main. La Moricière étouffe—Il ne peut parler. Il meurt, il tombe.

La Moricière est mort debout ! Le bon curé disait en racontant cette mort, des paroles naïves et bien belles qu'on a eu le tort de ne pas répéter : "Je me suis mis alors à genoux près de lui, et—j'avais envie de le prier, plus que de prier pour lui !"

LE VIEUX PARIS

Il y a au centre de Paris, dans le quartier le plus magnifiquement transformé et embelli, une rue laissée intacte avec ses vieilles maisons et ses légendes du septième siècle, c'est la rue de l'Arbre-Sec (*vicus arboris siccae*), où pendant douze cents ans se sont passés de curieux et de terribles événements.

Au milieu de cette rue, au point où la rue de Rivoli la traverse, une reine de France, Brunehaut, âgée de quatre-vingts ans, fut tirée à quatre chevaux en l'année 612.

Quoique voisine du Louvre, ou plutôt parce qu'elle était voisine du Louvre, cette rue ne cessa pas d'être un centre de rassemblement pendant les jours d'émotion populaire. En 1505, une sédition y éclata à l'occasion de la mort d'une marchande que le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois ne voulait pas enterrer avant de savoir si elle avait légué quelque chose à l'église.

A l'époque de la Fronde, la rue de l'Arbre-Sec fut le théâtre de collisions fréquentes. C'est là que le cardinal de Retz, passant un soir de l'année 1648, fut menacé par un rôtiisseur armé d'une longue broche et monté sur une barricade. Le cardinal, quoique ne le connaissant pas, eut la présence d'esprit de lui dire : "Malheureux ! Si ton père te voyait ! Le rôtiisseur, croyant que c'était un ami de sa famille, lui demanda pardon.

A la dernière maison de droite touchant la rue Saint-Honoré, demeurait en 1672 François Barnom, premier barbier de Louis XIV.

Au No. 52 on remarque la serrurerie et les sculptures du balcon, la porte élevée et deux grands berceaux de caves. C'était l'hôtel de Trudon, le sommelier de Louis XV.

Au No. 54 a demeuré le célèbre collectionneur des livres curieux de tous les siècles : Techener, mort il n'y a pas bien longtemps. Il avait fondé sa librairie place du Louvre, en 1824.

On voit au No. 46, dans la cour, à la hauteur du premier étage, un boulet de canon incrusté avec cette inscription : "Mars 1814." C'est une carte de visite qu'ont déposée les alliés en envoyant des projectiles des hauteurs des buttes Montmartre.

En 1769 il y avait, à cet endroit de la rue de l'Arbre-Sec, trois cafés fort en réputation, fréquentés par des encyclopédistes et par des artistes de divers genres. L'histoire a conservé les noms des cafetiers Favart, Geffroi, Varlet.

Au No. 22 était, au commencement du siècle dernier, un étuviste ayant des baignoires en bois façonnées d'étrange sorte,

C'était des tonneaux sciés en long. Les gens de haute stature n'y pouvaient tenir qu'en raccourci. Il en résultait force querelles et coups de poing.

On voit dans cette rue une impasse dite des Provençaux. Il y avait dans ce cul-de-sac, en 1692, un débit de comestibles où l'on trouvait des orangers, des citronniers, des jasmins, des myrtes, des oignons, des mortadelles, des saucissons de Bologne et d'Arles, du nougat d'Aix, de l'huile et des vases de nuit grands et petits, etc.

Enfin le No. 3 est la maison désignée comme ayant été la fameuse hôtellerie des Mousquetaires ! Dans cette maison à balcon ont habité le comte Annibal de Cocconas, gentilhomme piémontais ; Boniface La Molle, d'Artagnan et tant d'autres héros.

L'AVENUE D'ANTIN

La première partie de l'avenue d'Antin comprise entre le Cours-la-Reine et le rond-point a été ouverte et plantée en 1723, d'après les ordres du duc d'Antin, alors surintendant des bâtiments du roi. Elle n'est bordée de constructions que sur le côté gauche, où se font remarquer des hôtels de belle apparence. Le côté opposé de l'avenue longe les Champs-Élysées et par conséquent est sans habitations.

Rappelons en quelques lignes quel était le grand seigneur célèbre par son originalité, dont le nom décore cette voie publique.

Louis-Antoine de Pardaillan de Gondrin, né en 1665, devint surintendant à la mort de Mansart. Il était le seul enfant légitime de madame de Montespan.

On raconte de lui la curieuse anecdote qui suit, à propos d'une visite que Louis XIV lui fit à sa résidence de Petit-Bourg, en compagnie de madame de Maintenon. Cet anecdote a été bien souvent travestie. Nous en donnons le récit exact.

Le roi arriva de bonne heure chez le surintendant et prit possession de la chambre qui lui était destinée et qui était meublée avec un raffinement inouï. Sa Majesté félicita le duc de cet arrangement et s'avança vers la fenêtre pour jouir du spectacle de l'ensemble des dépendances de Petit-Bourg.

"Fi !—dit le roi en apercevant une belle allée de marronniers qui faisait merveille dans le parc, mais qui gênait un peu la vue,—fi ! voilà une futaie bien disgracieusement placée. Quel dommage, mon cher duc ! Ces arbres masquent tout votre parc. Cette chambre à coucher est d'une tristesse extrême !"

D'Antin ne dit mot ; mais le lendemain matin, le roi, à son réveil, ayant porté la vue sur ses fenêtres, trouva le plus bel horizon. Il n'y avait plus d'allée de marronniers !

C'était l'œuvre d'une nuit seulement. Personne ne s'était aperçu d'aucun bruit, les arbres avaient disparu, et le terrain était uni au point que ce ne pouvait être que l'opération de la baguette d'une fée, selon l'expression de Louis XIV, qui ne tarit pas en félicitations sur cette délicate attention.

En 1848, le château de Petit-Bourg a été transformé en une maison correctionnelle de jeunes détenus.

On sait que l'Orient est la patrie des paraboles, des histoires poétiques. Parmi ces récits, nos lecteurs aimeront à lire ce qui suit :

Il y avait à Nisibe, écrit Moschus, une pauvre femme chrétienne dont le mari était païen. Ils étaient pauvres et ne possédaient que cinquante de ces pièces d'argent qu'on nomme "Miliarisia." Un jour, l'homme dit à sa femme : "Portons cette somme à un banquier pour qu'elle nous produise quelque profit, car voici que nous la dépensons peu à peu et qu'elle va disparaître." La bonne lui répondit : "Si tu veux la prêter à intérêt, que ce soit au Dieu des chrétiens." Le mari répliqua : "Où est il pour que nous la lui remettons ?" Elle reprit : "Je te le ferai voir, et notre argent ne sera pas perdu, si tu le lui donnes ; Dieu t'en comptera l'intérêt et te rendra le double

du capital.—Allons, dit l'homme, montre-moi ton Dieu et remettons-lui notre avoir." La chrétienne conduisit alors son mari dans la sainte église aux cinq grandes portes ; et, comme ils étaient dans l'atrium, elle lui fit voir les pauvres rassemblés, et lui dit : "Si tu leur donnes notre argent, ce sera Dieu qui le recevra, car tous ces pauvres sont à lui." Le mari, plein de joie, s'empressa de leur distribuer la somme, et tous deux rentrèrent aux logis.

Trois mois après, la misère les pressant, l'homme dit à sa femme : "Ma sœur, le Dieu des chrétiens, je le vois, ne nous donnera rien de ce que nous lui avons remis, et nous voici en grande nécessité.—Sois sûr qu'il s'acquittera, reprit la femme ; vas à l'endroit où tu lui as prêté ton argent, et il te le rendra aussitôt." A ces mots, l'homme court à la sainte église et, venu au lieu même où il avait donné aux pauvres, il parcourt l'église sans trouver personne qui lui rende son avoir ; il n'y avait là que les mendiants assis. Comme il cherchait à qui s'adresser, il vit à ses pieds, sur le pavé de marbre, l'une des pièces de monnaie qu'il avait données ; il la prit, et, revenant chez lui, il dit à sa femme : "Je viens de l'église, mais je n'ai pas vu, comme tu me l'avais annoncé, le Dieu des chrétiens, et nul ne m'y a rien remis ; j'ai seulement trouvé à terre cette pièce à l'endroit même où je l'avais donnée. Alors la sainte femme lui dit : "C'est Dieu lui-même qui te l'a rendue sans le montrer à tes yeux, car il est le Seigneur invisible qui gouverne toutes choses ici-bas. Va, mon maître, achète-nous de quoi manger, et il pourvoira à l'avenir." L'homme sortit, acheta du pain, du vin et un poisson qu'il remit à sa femme.

En ouvrant le poisson pour l'apprêter, celle-ci trouva une pierre merveilleuse dont la vue la frappa d'admiration, bien qu'elle n'en connût pas la valeur. Elle la mit de côté, et, quand le mari rentra, elle lui dit : "Voici une pierre que j'ai trouvée dans le ventre du poisson." L'homme s'émerveilla de même, et, après le repas, il demanda la pierre pour l'aller vendre, si l'on voulait lui en donner quelque chose. C'était, comme on l'a vu, un homme simple et ignorant. Il courut chez un banquier qui achetait et vendait des objets de cette sorte, et le trouva sortant de sa maison que l'on fermait, car on était au soir. "Veux-tu, dit-il, m'acheter cette pierre ?—Combien en demandes-tu ?—Ce qu'il te plaira." Le banquier poursuivit : "En voici cinq écus." L'homme crut qu'on se moquait de lui : "Voilà, dit-il, ce que tu en donnes !" Le marchand prit aussi la réponse pour une raillerie : "Eh bien, poursuivit-il, en veux-tu vingt ?" L'autre, stupéfait, gardait le silence, et, comme on lui proposa successivement trente écus, puis quarante, puis cinquante, il commença à attacher plus de prix à sa pierre. L'acheteur éleva peu à peu l'offre jusqu'à trois cents écus, et le joyau lui fut remis.

L'argent reçu, l'homme revint à la maison. Sa femme, le voyant tout joyeux, lui demanda combien on lui avait donné. Elle croyait qu'il avait obtenu que cinq ou dix oboles. Il lui montra les trois cents écus. Celle-ci, admirant la souveraine bonté du Seigneur, s'écria : "Vois la bienfaisance du Dieu des chrétiens, vois sa reconnaissance et sa richesse. Il ne t'a pas seulement rendu ce que tu lui avais prêté, mais, après quelques jours, tu en reçois six fois autant. Reconnais donc qu'il n'est pas d'autre Dieu au ciel ni sur la terre." Le mari, frappé de ce miracle, ouvrit les yeux à la vérité et se fit chrétien.

Grands avantages offerts aux Dames qui désirent laisser leurs commandes pour façon de robes et manteaux, chez Madame P. BENOIT, 824, rue Ste-Catherine, où elles seront exécutées avec goût et à des prix extrêmement réduits. On y trouvera aussi un bon choix de chapeaux, plumes, fleurs et rubans des plus nouveaux ; (les chapeaux de feutre sont refaits dans les derniers goûts.) Aussi toutes sortes de braid, floss, mottes, cartons argentés et autres, ouvrages en laine, et laine de tout genre. Etampage pour braid et broderie dans les meilleurs patrons. Venez voir et vous serez convaincu que l'on travaille et vend à bon marché chez madame P. BENOIT, Modiste, No. 824, rue Ste-Catherine, entre les rues Sanguinet et St-Denis.